

NOTES SUR L'HYSTÉRIE D'APRÈS FREUD

Patrick Salvain

« On pourrait presque dire qu'une hystérie est une œuvre d'art déformée »(1)
(déformée en ce qu'il s'agirait d'une formation «asociale»).

Déjà Freud est sur scène, impliqué et néanmoins masqué, en retrait du regard de l'autre : en une position-limite, donc, alors que la méthode cathartique a accouché de la psychanalyse. Écartés les appareils, les massages, les attouchements à la tête, le nettoyage par la suggestion, et peut-être même en un sens jusqu'au ramonage par la parole. Nommée, reconnue, est la scène du transfert, à partir de la rencontre avec les hystériques. D'où cette question : les hystériques auraient-ils, auraient-elles fait une scène à l'analyse? Et si cette dernière est au lieu de l'hystérie, jusqu'à quel point peut-elle obvier à tel verdict de Lacan en 1966 : «Maintenant la psychanalyse a pris la succession de la névrose : elle a la même fonction sociale, mais elle aussi, elle la manque. »(2).

D'où notre départ, car si l'hystérie est comme un art manqué, elle n'en défie pas moins l'analyse. Et l'interpelle, peut-être d'un : «Fais voir si t'es une science!». Paroles déplacées, message déformé assurément : soit cela même qui a mis Freud à l'écoute et a tenu son désir en éveil. Jeu de masques, ou bal des sorcières : l'analyse commence, et la vérité de la tromperie nous attend au coin des mots.

Et en effet, là où les hystériques prennent les mots au corps et produisent des symptômes polymorphes, Freud devient analyste en prenant les hystériques au mot: il croit à leurs « scènes», comme à la « théorie sexuelle » qu'il en induit - c'est sa sorcière de l'époque. Il est séduit, charmé, ébloui par la version traumatique des hystériques. Puis vient la déception : la réalité de l'événement se dérobe, la « neurotica» ne tient plus. Le symptôme se révèle être piège à savoir, et le réel insaisissable se déplace...

Retour au trauma, pour mémoire

Ainsi qu'il l'indique en 1896, le symptôme primaire de l'hystérie correspond alors selon Freud à une «*manifestation d'effroi avec lacune dans le psychisme* »(3). Un « effroi sexuel » est en cause, lié à la scène de séduction et à la nostalgie. Le trauma concerne une offense subie, un attentat ou un abus sexuel de la part d'un adulte (le père en particulier) ou encore de frères ou de sœurs... La sexualité déborde un moi épouvanté ou intimidé, elle

intervient comme effraction provoquant un ébranlement qui est source d'érotisation angoissée.

Réminiscence, reproduction d'une scène traumatique : l'accès hystérique est un coup qui est « mis au compte d'une autre personne », ou plutôt de l'Autre inoubliable et inégalable évoqué dans la lettre 52 (4). Mais la hantise d'une scène d'agression sexuelle qui fait horreur tient à un conflit entre le plaisir sexuel et le déplaisir qui l'accompagne, ou bien à la contradiction entre deux désirs (5). Aussi bien y a-t-il fuite par rapport au souvenir et résistance liée à l'impossible à dire : effets de ce que Breuer a nommé « incompatibilité » (6) entre représentations, entre le sexuel et la moralité.

A la « rétention » de souvenirs succède la lacune de mémoire, dont Freud maintiendra toujours qu'elle est spécifique de l'hystérie. C'est en effet par le refoulement qu'il va expliquer cette mise à l'écart du conscient, cette impossibilité de retrouver un souvenir frappé d'interdit, ce retranchement, cette perte de conscience. Mais il reste que l'oubli est manqué, que le refoulé est actif : d'où le retour à la scène du trauma.

A partir de là, Freud continuera à penser que le refoulement suppose l'érotisation (y compris en ce qui concerne l'agressif), affirmera l'affinité du refoulement et de l'hystérie (7), et pourra indiquer en 1937 : « Le refoulement est aux autres méthodes de défense comme l'omission d'une partie du texte est à une déformation de ce dernier (8).

Lacune, omission... Mais ce qui reste omis au début, c'est qu'au trou de mémoire est lié un trop de mémoire, que les souvenirs faisant retour peuvent être falsifiés et déformés, bref qu'il peut y avoir fabulation, de même que l'intensité de certaines images peut relever de l'illusion mnésique. C'est là ce qui conduit Freud à développer les notions d'après-coup et de fantasme, à mettre au premier plan les fantaisies et « fictions mnésiques » qu'il va rapporter à l'Œdipe et au réel de la sexualité infantile. Au-delà de la recherche du premier mensonge hystérique (du « proton pseudos » de l'*Esquisse*), Freud va dès lors définir le symptôme hystérique comme réalisation de fantasmes de désir.

Ainsi va-t-il donner leur portée aux rêves diurnes, à la rêverie, ou aux « romans familiaux » qu'il reconnaît animés par des éléments érotiques et ambitieux, mais aussi hostiles et vengeurs. Quant aux mensonges d'enfants (9), il va les repérer comme tricherie où l'amour incestueux caché est associé au sentiment de culpabilité. Mais c'est la notion de « souvenir-écran » (10) (dont il souligne l'analogie avec les symptômes hystériques) qui l'amène à préciser les modes temporels de déplacement liant le souvenir à l'incident traumatique. Le déplacement peut être en effet rétrograde, anticipateur ou simultané : un incident passé peut traduire un conflit plus récent, un souvenir indifférent peut recouvrir un événement qui lui est antérieur, etc... - et de plus le souvenir peut être en opposition avec le contenu réprimé. Ainsi se déploient les modes de représentation indirecte, de représentation par le contraire, de tout ce qui fait allusion et métaphore (11), soit de tout ce qui permet d'explorer le « domaine intermédiaire » (12) qui est celui du fantasme.

Mais en même temps, Freud va considérer les fantasmes comme des substituts d'actes non accomplis. Au commencement est donc l'acte... impossible. Ainsi le fantasme apparaît-il comme traduisant moins un trauma qu'un conflit entre pulsions opposées, ou entre moi et refoulé. Aussi bien les symptômes peuvent-ils être réalisation de théories sexuelles infantiles, comme des « scènes d'origine » devenues « fantasmes d'origine » (soit ce qui concerne la séduction, la castration et les scènes de coït parental où l'enfant est témoin). Ainsi, de connexion en connexion, le trauma se complique, se perd, insiste...

Le ravissement de l'hystérique (13)

Cependant, qu'en est-il du corps souffrant, de ce corps pris d'angoisse, de tremblement, de vertige, de spasme, de convulsion, de ce corps qui vomit, enfle, saigne, se contracte, se paralyse... Pourquoi ces douleurs effectives et spectaculaires (par leur intensité, voire par leur absence) et ces maladies de semblant ? Que représente cette passion du corps où l'hystérique donne à voir ce dont il est victime tout en se faisant valoir sur scène ? Quoi de ces femmes possédées se contorsionnant devant l'exorciste, quoi du théâtre des présentations de malades chez Charcot, quoi de ces mises à nu douloureuses sous le coup du deuil ou de l'attente criés, quoi de ces scènes dites hystériques dans les concerts ou dans les stades ? Ou encore quoi des transes, des visions, des extases ?

Quoi, sinon d'abord montrer qu'on ne s'appartient pas en son corps et mettre en jeu les pouvoirs du semblant pour appeler au retour de l'Absent et le faire exister. Au risque d'affronter spectres et fantômes, il s'agirait alors de parler avec le corps ce qui met hors de soi et contraint à représenter l'Autre Scène... mais en faisant de l'Autre lieu un sujet, la version hystérique étant celle d'une victime active qui montre et dénonce ce qu'on a fait d'elle et le met au compte d'un metteur en scène personnifié. Où l'inconscient est pris pour quelqu'un à qui faire appel de la souffrance exhibée...

Mais ne nous précipitons pas et reconnaissons avec Freud que le symptôme hystérique a du sens, mais que ce sens est variable, multiple, surdéterminé : il y a condensation. La multiplication de signes corporels manifestant en surface la souffrance érotisée montre certes que le symptôme fait écran, voile et dévoile, trahit le désir censuré. Les symptômes font tableau, scène intensifiée et dramatisée, l'écran servant à figurer une symbolisation, un langage par le corps. Pour Freud, il s'agit là d'une représentation, d'une « pantomime » (14), d'un mode de figuration équivalent à celui du rêve. C'est d'ailleurs à propos du rêve (15) qu'il note que la multiplication est une figuration de la répétition - ce qui évoque aussi qu'un élément refoulé est « fréquemment représenté par une série infinie » (16). Ainsi l'hystérie apparaît comme mise en scène. Celle-ci serait-elle donc ravissement pour autant que l'hystérique chercherait à ravir et à être ravi, viserait à capter et à captiver, produirait des signes captivants tout en restant captif d'une quête ou en attente d'un rapt en retour?

Ce qui en tout cas étonne d'abord Freud, c'est la conjonction contradictoire faite d'intensification de l'attente sexuelle en même temps que de l'aversion (17). Autre contradiction : l'accès lui apparaît être dû à une fixation en même temps que constituer une fuite (cf. Dora qui, pour fuir l'homme, fuit vers le père (18)). Ainsi l'hystérique aurait le trac : car ici le plaisir angoisse et l'angoisse est érotisée. Mais il y a surtout localisation corporelle de l'angoisse, et d'abord transformation de celle-ci.

La formation hystérique apparaît ainsi en correspondance avec la constitution du champ de l'érogène, celui de la sexualité en tant qu'elle serait représentée de façon substitutive et déplacée par rapport au coït interdit ou exclu. D'où une érogénéisation parcellaire et multiple, une fragmentation de l'érogène rétroactivement localisé en fonction des fantasmes inscrits pulsionnellement. Le corps est morcelé selon une anatomie fantasmatique, et il y a en somme clivage de l'érogène comme il y a clivage psychique, clivage des pensées de désir. On retrouve d'ailleurs cela jusque dans l'*Abrégé* où Freud indique que, lorsque les fixations érotiques sont ranimées, la sexualité se révèle « inhibée, morcelée, désagrégée en tendances contradictoires » (19) - contradictions qui peuvent renvoyer à la paire d'opposés que sont

attraction et répulsion, mais aussi au clivage fait de rejet et d'acceptation (20).

Mais Freud va aussi montrer qu'un même mécanisme est à l'œuvre dans les transformations de l'angoisse en dégoût et en peur phobique, puis considérer la conversion comme un aboutissement, dans la mesure où la transposition somatique du conflit va jusqu'à effacer l'angoisse éprouvée. Il va parallèlement définir le symptôme comme formation de compromis entre refoulé et refoulant: d'où son double sens minimal, puisqu'il est à la fois un substitut et un équivalent (déplacé et déformé). Quant à la jonction du plaisir et du déplaisir, il va l'expliquer par le fait qu'un même élément peut provoquer du plaisir du côté du refoulé et du déplaisir pour le moi. Enfin, il va insister sur l'écart en jeu dans la sexualité infantile entre ce qu'elle produit ou obtient et ce qu'elle atteint ou manque. Jusqu'aux cris, pleurs et éclats de rire, qui sont appels de détresse et témoignent de l'insatisfaction en venant au lieu de l'angoisse en même temps qu'à la place du coït manqué (21).

Trois questions vont se dégager à partir de là: quel est donc le jeu hystérique? Quels sont les événements répétés et mis en scène? D'où vient l'insatisfaction?

Les identifications : qui copiez-vous là?

A quoi rêve la spirituelle bouchère lorsqu'elle taquine Freud et lui raconte ce rêve où elle veut donner un dîner et doit y renoncer faute de provision autre qu'un peu du plat préféré de l'amie dont elle est jalouse? On sait que, selon Freud (22), le symptôme ici produit (un désir qu'elle se refuse et qui doit rester non comblé)

renvoie au fait que la bouchère, ayant l'impression que son amie veut lui prendre sa place, se met à la place de l'amie. D'où la notion d'identification en tant qu'appropriation liée à une position inconsciente commune. Ainsi l'hystérique apparaît comme voulant un désir insatisfait dans la mesure où elle s'est identifiée au désir de l'autre mais en veut à ce désir qui ne doit donc pas être comblé.

Mais Freud a ensuite développé ce qui fait lien entre identification et rivalité. C'est ainsi le cas à propos des trois modes d'identification évoqués dans *Psychologie des foules et analyse du moi*.

Dans le premier mode, il s'agit de devenir l'autre (le père, ou plutôt les parents (23)), d'être comme lui et en même temps de l'anéantir (24). Pour Freud, cela renvoie à l'oralité cannibalique (dont il considère qu'elle est une source de la crainte de la mort (25)), à l'incorporation qui intervient donc à la fois comme emprise, soumission et meurtre partiel.

Dans le second mode, l'identification se fait par un symptôme emprunté soit à la personne rivale (ainsi: tu as voulu être la mère, maintenant tu l'es, au moins dans la douleur), soit à la personne aimée. Il y a substitution, appropriation partielle, mais aussi culpabilité et régression par rapport à l'investissement érotique.

Enfin, selon le troisième mode, l'identification partielle par le symptôme peut intervenir par contagion en fonction d'un point de coïncidence, d'une analogie de situation liée à un élément refoulé. Ici encore, la culpabilité entraîne l'acceptation de la souffrance.

On peut ainsi dégager ce qui insiste dans cette approche freudienne : car ici l'autre, ou l'objet, est aussi un rival. Désirer être l'autre est donc en même temps désirer l'évincer: l'appropriation ne va pas sans culpabilité. Par ailleurs, l'objet est perdu, abandonné ou soustrait : d'un côté il y a renoncement à l'objet incestueux ou dévorable, mais d'autre part il n'y a pas renoncement car l'objet est rétabli dans le moi par l'identification. Cette érection de

l'objet dans le moi constitue une régression à l'oralité (régression partielle dans le cas de l'hystérie). Ainsi l'objet introjecté est à la fois perdu et maintenu (26). Mais il apparaît dès lors que le moi prend des traits de l'autre pour s'imposer lui-même comme objet d'amour (27): l'effet de la perte se conjugue à l'enjeu narcissique, le moi devenant objet à faire aimer. Freud prolongera cela en faisant relever l'hystérie de la pathologie du « type érotique » (28) caractérisé par le souhait d'être aimé et l'angoisse de la perte d'amour.

L'identification, jouant ici à partir d'une question sur l'amour, correspond donc à une appropriation liée à une dépossession. Aussi Freud la retrouve-t-il toujours au tournant de la rivalité jalouse et au cour du social (29). En même temps, il reconnaît qu'elle constitue une formation réactionnelle par rapport à l'agression (30) érotisée et refoulée. C'est pour autant que l'autre est investi érotiquement - mais alors que l'exigence érotique n'est pas satisfaite - que l'agression ne se réalise pas. Et c'est dans la mesure où l'hostilité n'a pas été satisfaite qu'il y a identification au rival.

L'identification hystérique constitue donc à la fois un dédommagement et un effet du ressentiment accusateur. Ici l'agressif et l'érotique jouent relativement à un même élément : la composante érotique fait que l'agression non réalisée s'accomplit par le biais de l'identification, et la composante agressive fait que l'érotique persiste dans l'insatisfaction. Autrement dit, il y a identification à un élément qui manque et qui pourrait combler: il faut donc que l'autre soit cet élément ou en dispose pour que vaille l'appropriation. Mais cette dernière ne vaudrait plus si l'autre était satisfait au lieu et place de l'hystérique : aussi faut-il que l'autre soit privé, non comblé, faute de quoi l'hystérique serait exclu. Ainsi, il faut et il ne faut pas que l'autre soit ou dispose de ce que le sujet veut être ou de ce dont il est en attente, car cela seul permet que l'identification soit à la fois assimilation et accomplissement de l'hostilité. Ou encore : il faut que l'autre soit pourvu et il faut qu'il ne le soit pas...

Cette contradiction serait-elle ce qui lève l'énigme de la répétition compulsive où c'est l'insatisfaction qui revient, au lieu de la satisfaction attendue? Le secret de l'affaire est-il dans la revanche, et le plaisir est-il coupable parce que le désir est agressif? A ce point, il apparaît en tout cas que le plaisir d'identification se joint à une punition puisque l'agression empêchée ne trouve à se résoudre qu'avec l'insatisfaction infligée à l'autre à travers l'échec de qui s'est identifié mais n'obtient pas satisfaction. Freud précise d'ailleurs à propos du symptôme hystérique qu'il est un compromis entre satisfaction et punition (31). Tout se noue donc ici autour de la répétition dans ses liens avec la culpabilité agressive...

La répétition : encore, insatiatement

Introduite en tant que compulsion en 1914 (32), la répétition est alors associée par Freud au transfert et différenciée de la remémoration. Au lieu du souvenir qui est fui, vient la traduction en actes de l'événement, la mise en acte du refoulé. Du désir donc, mais aussi de la culpabilité liée à l'angoisse d'un autre (33), ou encore d'une culpabilité empruntée (34).

Mais partons d'une précédente occurrence de la répétition : Totem et Tabou, en 1912. Dans ce texte, Freud rapporte à une même source la crainte des revenants et le culte des ancêtres (35), et analyse ensuite les effets du sentiment de culpabilité qui mène les meurtriers supposés du père à désavouer leur acte (36) et à renforcer de leurs renoncements la puissance interdiciatrice du mort. C'est cependant la suite (37) qui importe plus ici: selon Freud, la rivalité fait que le désir des frères doit rester insatisfait, ce qui conduit à une

transformation du ressentiment contre le père en amour du père ressuscité en tant qu'idéal. Aussi le sacrifice servirait-il en même temps à rappeler l'humiliation du père et à lui accorder satisfaction pour cette humiliation. D'où la lecture freudienne de la communion, du repas eucharistique comme substitut du repas totémique, la dévoration cannibale permettant de s'identifier au fils, alors même que celui-ci prend la place du père. Il s'agirait donc à la fois de devenir le père (de le copier et de le surpasser) et de le supprimer à nouveau. Ainsi, la répétition serait en même temps absorption aimante, vengeance meurtrière, rachat par l'expiation et satisfaction du mort: tout cela par le même acte ressuscitant un père surpuissant et encore à tuer...

Laissons ce qui s'indique là d'un rapport entre hystérie et messianisme, et relevons que, de la communion à la résurrection, il s'agit de faire du vivant avec du mort, d'animer l'inanimé, ou encore de faire corps avec de l'absence. Dès lors la question hystérique serait nommable : ce serait celle de l'incarnation...

Mais, de *Totem et Tabou*, passons d'un bond à *Moïse et le Monothéisme*. Freud y distingue en effet les répétitions compulsives d'une part, les évitements et défenses compulsions d'autre part. Rapportant les répétitions au traumatisme, il indique qu'elles constituent des « tentatives pour remettre le traumatisme en valeur, c'est-à-dire pour ranimer le souvenir de l'incident oublié ou plus exactement pour le rendre réel, le faire revivre » (38) (cela illustré de deux exemples : celui d'un homme attaché à sa mère, et celui d'une jeune femme séduite dès son plus jeune âge, qui va ensuite chercher à provoquer de semblables assauts : l'hystérie est donc en cause).

Ranimer l'événement traumatique précoce, faire revivre l'incident agressivo-sexuel et ses effets retardés... Une absence est notable dans ce fragment de 1938 : celle du retour à l'inanimé à quoi Freud a ramené la répétition après *l'Au-delà du Principe de Plaisir*. Le retour à un état antérieur est pourtant ici en question: mais il concerne aussi bien une « séduction » ou une blessure narcissique que le transfert d'un attachement de l'enfance. Faute de pouvoir nous contenter d'une explication par la pulsion de mort, cela nous invite à chercher dans le texte freudien les traces de ce qui pourrait rendre compte d'un mode de retour visant à ranimer l'inanimé ou à revenir au réel.

Or ces mêmes thèmes sont précisément évoqués par Freud en 1919 dans son écrit sur l'« *Unheimliche* » (39). Il y associe la maison hantée, l'animation de l'inanimé, le retour des morts à la vie, l'apparition du Double et la répétition involontaire de l'identique. Extrayons quelques éléments de ce texte-pivot. Il apparaît d'abord que l'enfant personnifie l'inanimé lorsqu'il a été lui-même traité comme objet mutilable ou lorsqu'il met en jeu sa croyance en la toute-puissance. Le Double (ou l'image dans le miroir) sert quant à lui à conjurer l'anéantissement ou la castration, mais il devient aussi leur annonciateur: il permet d'immortaliser, mais revient comme agent de mort ou d'épouvante. Or, si le revenant est un ennemi, c'est pour autant qu'il représente aussi le désir d'agression du sujet. La hantise, quant à elle, renvoie à l'évocation du corps maternel... Enfin, Freud traite en l'occasion de l'insatisfaction et de la rancune (40), à propos de nos rencontres avec la tromperie : par exemple lorsque telle fiction se présente comme réalité promise avant de se révéler mystificatrice. Où la croyance est réveillée pour être à nouveau déçue...

Ces divers aspects vont trouver leur prolongement dans la suite du texte freudien. C'est le cas, en premier lieu, dès l'année suivante, avec les développements de la théorie de la répétition dans *l'Au-delà du Principe du Plaisir*. Là, l'interrogation porte sur la répétition de ce qui a été subi : il ne s'agit cependant plus alors seulement d'un plaisir qui a eu lieu et reste lié à

un élément refoulé parce que trop précoce et inassimilable. Est bien plutôt concerné un déplaisir d'origine, une satisfaction qui a manqué ou n'a pu avoir lieu (41). Qu'en est-il donc de la répétition de J l'insatisfaction? Trois hypothèses vont être ensuite avancées par Freud :

- d'abord que la répétition comporte une dimension de vengeance: on se venge sur l'autre de ce qui a été subi (42)
- ensuite qu'elle est une tentative de liaison rétroactive des excitations qui ont ébranlé le moi (43) ;
- enfin qu'elle constitue un essai d'annulation par rapport au trauma (44).

Ces trois points se retrouvent chez Freud lorsqu'il s'occupe des jeux de l'enfance : par exemple en 1931, dans son texte sur la sexualité féminine (45). Le lien se fait dans la mesure où il s'agit de compléter une expérience passive désagréable par une activité qui annule et renverse ladite passivité. Rien ici, donc, du retour à un état primaire bienheureux ou à quelque Nirvana, mais plutôt un retour à l'effraction excitatrice et une répétition conjoignant la réanimation active de l'événement à la tentative d'annulation d'une perte associée à la passivité, à l'impréparation face à l'agression, ou encore à l'attente déçue...

Parallèlement, Freud a dégagé un même type de mécanisme à propos de l'angoisse (46). On retrouve à cette occasion l'effroi associé au trauma, effroi dû à un effet de surprise intervenant alors que manque l'angoisse. Inversement, cette dernière devient un moyen de se protéger contre l'effroi. Ensuite, Freud va affirmer que c'est l'angoisse qui produit le refoulement, et non l'inverse (47). C'est qu'il va la référer à un danger jugé réel : perte d'objet, perte d'amour, défaut de présence secourable - et situation de détresse nommée comme traumatique (48). Dès lors l'angoisse peut apparaître comme étant à la fois une attente et une répétition du traumatisme (49), mais aussi comme déplacement actif du trauma (lié au délaissement) sur un danger contre lequel le sujet se trouve prévenu. Répétitive, l'angoisse fait donc le lien entre la détresse et des dangers mis en série : danger de mort, danger d'être châtié ou de perdre l'amour, danger d'être dévoré ou sadisé, etc. - cette série prenant sens en tant qu'elle concerne des équivalents de la castration.

Constituée en enjeu, la castration intervient ici comme moyen pour localiser l'angoisse (en particulier l'angoisse d'anéantissement associée à l'effroi) et aussi pour retourner l'agression contre la personne propre (ou pour la transformer en son contraire, ce qu'indique Freud à propos des phobies du Petit Hans et de l'Homme aux Loups). Lorsque Freud va y revenir, ce sera pour rappeler qu'est ici en cause l'agression non réalisée (50) ou pour suivre Ruth Mac Brunswick et considérer l'angoisse comme « transformation du plaisir d'agression » (51) (étant entendu qu'il est question de l'agression réprimée). Autrement dit, la répétition de l'angoisse-symptôme ranime l'attente insatisfaite et constitue une tentative pour annuler la perte liée à la détresse, ou pour éviter la castration. En fonction de cette dernière, motions érotiques et agressives se trouvent réunies, leur refoulement concernant donc aussi bien l'actif que le passif qui se trouvent constitués en une paire d'opposés (52).

Ce jeu de l'effroi, de l'acte non accompli et de l'agression érotisée et réprimée est d'ailleurs aussi en question dans une autre mise en scène répétitive : celle du « rapport » hypnotique. Là, l'objet est en place d'idéal et l'angoisse devant l'autorité se transforme en soumission. Mais si l'hypnotiseur est pris comme être surpuissant, c'est qu'il suscite à la fois la frayeur et le désir, ou encore que se conjuguent l'intimidation et le lien érotique: d'où son inquiétante étrangeté (53). A partir de là, comme dans toute foule, l'identification fonctionnerait par suggestion réciproque (54)...

Comment articuler tout cela ? La question déterminante semble être ici : que faire de

l'agression alors qu'il s'agit d'être aimé ? Ou: comment faire acte de l'événement? Selon Freud en tout cas, il apparaît qu'ici l'amour ne va pas sans haine (55), même si cette dernière peut être réfrénée dans l'hystérie par une tendresse réactionnelle ou virer à l'appréhension anxieuse (56). Alors, comment revenir sur la « révocation de l'amour » (57) en évoquant la perte et invoquant l'absent, et ceci par la répétition qui ménage l'insatisfaction nécessaire pour se venger de l'autre auquel le sujet s'est identifié en son désir?

La culpabilité : démoniaque, où es-tu?

Insistance chez Freud: la répétition est « démoniaque ». Or, amour insatisfait ou agression exclue, l'affaire concerne l'interdit et le sentiment de culpabilité, ce dernier tenant à l'angoisse devant l'autorité puis devant le surmoi. Le processus est-il donc le même que celui des rêves de châtiment (58) ? Plus le déplaisir serait intense et plus les désirs réprimés pourraient se représenter ; en outre, serait satisfait un désir inconscient non refoulé, le désir de punition du moi. Certes, mais Freud va plus loin en ce qui concerne l'hystérie selon lui en effet (59), le moi hystérique se sert du refoulement non seulement pour le compte du maître sévère qu'est le surmoi, mais aussi contre ce dernier. Ici la culpabilité reste inconsciente car il y a refoulement. Aussi Freud va-t-il considérer les symptômes hystériques comme des « postes frontières » (60) entre refoulé et moi : rejetons du refoulé infiltré en même temps que réalisation d'une exigence du surmoi. Mais cette conjonction contradictoire n'est-elle pas ce qui donne au symptôme sa marque compulsive ? Ici en tout cas, le lieu d'érotisation coïncide avec le lieu de culpabilité, et (à la différence de la névrose obsessionnelle) le refoulant est partiellement refoulé et revient en quelque sorte depuis le refoulé... Aussi bien reste alors incertain, selon Freud, de déterminer ce qui se satisfait du moi ou du symptôme le moi tente de s'incorporer le symptôme étranger, mais l'unification se fait au lieu du symptôme qui représente dès lors le moi. C'est dire que le symptôme est à la fois enjeu narcissique et effet de perte...

Cependant, quel est donc le « fragment de réalité » qui est évité sur le mode de la fuite dans un tel processus et dont l'hystérique « ne veut rien savoir » (61) ? Il semble d'abord que le symptôme est ici au lieu du Double, et que le refus de savoir concerne l'activité, soit la composante agressive du pulsionnel. Mais le sort de la culpabilité relance l'interrogation. Car si le surmoi se nourrit des renoncements à l'agression et se renforce avec la transposition des investissements érotiques incestueux, il reste qu'il se constitue par identification (62) en fonction de l'héritage transmis par les voix (63). Il y aurait donc hystérie pour autant que la voix surmoïque se joint au refoulé, ou que le refoulé prend voix - cette dernière s'incarnant en une production imagée, en un faire-voir aboutissant à en remonter à l'autre... Mais qu'énonce cette voix ? Une injonction contradictoire : « tu dois être ainsi » et « tu n'as pas le droit d'être ainsi » (64). L'identification hystérique permettrait-elle donc de retourner cela contre l'autre, au prix de l'insatisfaction ?

Cependant, si le surmoi est une instance clivable, il est aussi pour Freud le « noyau » du moi (65). De plus, selon lui, il s'établirait moins à partir du modèle ou de l'image des parents et des maîtres qu'à partir du surmoi de ceux-ci (66). Plutôt que de nous reporter vers le préhistorique par la voie de la phylogenèse, il nous faut donc interroger l'héritage historique qui n'est autre que l'inconscient parental: leur surmoi donc, et leurs désirs refoulés, ou encore le conflit en cause et ses conséquences relativement à la différence sexuelle...

Incompatibilités et sexualité

Une scène d'attaque hystérique, une scène de viol: une femme serre sa robe contre elle d'une main et tente de l'arracher de l'autre main... Freud (67) nomme là une « simultanété contradictoire » (68) et relève que sont représentés faits et gestes associés au masculin et au féminin: il y a donc « identification multiple » aux personnages impliqués dans le fantasme.

On retrouve cette multiplicité identificatoire chez Freud lorsqu'il évoque les « moi partiels » que constituent les divers personnages d'une fiction (69), et surtout à propos des « identifications inconciliables » qui peuvent conduire à un éclatement du moi, où résiderait donc le secret de la pathologie des personnalités multiples (70).

Multiples, contradictoires, les identifications sexuées se manifesteraient donc dans l'hystérie comme conflictuelles (simultanément ou alternativement), comme incompatibles entre elles. La relation sexuelle serait ainsi représentée comme opposition, rapport de forces. Or Freud associe précisément la dissolution de l'Œdipe à la compatibilité, à l'accord possible des identifications (71). Bref, il y aurait ici échec narcissique quant à l'identification sexuée, le point de refoulement expliquant la multiplication. Mais si l'appartenance au sexe est ici en question, qu'en est-il de l'incompatibilité, étant entendu que l'hystérique, à travers la mise en scène par le corps et ses figurations, cherche dans les identifications ce qui y échappe et relève du pulsionnel ? Qu'est-ce qui fait donc l'impasse quant à la différence sexuelle, et comment se nouent trauma, conflit et sexuel?

Cela nous mène à rencontrer la seconde théorie freudienne de la séduction, celle qui apparaît dans les textes des années 20 et 30 sur le féminin (72). Analysant la déception amoureuse, la jalousie et les effets de l'hostilité, Freud les renvoie à une « séduction ». Mais cette fois ce serait une séduction par la mère, ne serait-ce qu'en fonction du rôle de celle-ci dans l'éveil provocateur de la sexualité (par les soins corporels entre autres) (73). En même temps, Freud va jusqu'à considérer la séduction par le père comme un effet de transfert, car la relation avec la mère serait alors mise au compte du père... Et cela du fait que Freud attribue alors à la mère la responsabilité « d'ouvrir la phase phallique de l'enfant » (74). C'est à partir de là que la crainte d'être dévoré ou tué serait transférée sur l'angoisse de castration ou sur le désir jaloux du pénis.

On retrouve donc en quelque sorte l'incompatibilité dans le texte freudien lui-même, puisque les parents ne peuvent y être contemporains séducteurs. Mais d'autre part, la centration sur la phase phallique est indicatrice de l'élément refoulé soit, à travers ce que Freud évoque de l'ignorance du vagin ou du déni de l'absence du pénis, rien de moins que le sexe maternel. Car ici la mère est soit pourvue d'un phallus caché, soit châtrée - soit encore l'un et l'autre, par clivage, rejet et acceptation de la castration - mais en fonction de ce que son sexe n'est pas reconnu comme tel.

Ce point d'exclusion permet-il de trouver écho dans le récit freudien des configurations où l'hystérie trouverait sa source ? On y rencontre par exemple une mère châtrée mais pourvue d'un idéal viril, une mère qui aurait voulu un garçon au lieu d'une fille, ou qui aime le sexe du garçon pour elle-même. Ou bien une mère qui rejette son féminin et se tourne vers l'homme pour se venger de la dépossession du pénis et en obtenir un équivalent. Et dans la série des pères, on trouve certes le Père primitif qui ne connaît d'autre que castré, mais aussi telle ou telle figure de séducteur agressif ou impuissant, s'annonçant à la fille tout en

annonçant son mépris du sexe féminin (pensons au : « Ma femme n'est rien pour moi » et à sa répétition pour Dora). Ces personnages freudiens ne nous mettent-ils pas sur la voie : on y reconnaîtra des parents séducteurs qui prennent l'enfant pour complice tout en le prenant pour ce qu'il n'est pas ; ou des parents décevants qui excluent l'enfant d'une transmission et trompent son attente, à moins qu'ils ne désavouent eux-mêmes leur acte.

On voit que lorsque promotion phallique et refus du féminin vont de pair, ou lorsque le féminin lui-même est phallicisé, on retrouve le roc évoqué dans *Analyse finie et analyse infinie* : chez l'homme, le refus de passivité et la peur de la castration (où risquer de perdre le pénis est aussi un moyen de se confirmer qu'on l'a encore) ; chez la femme, le refus de la dépossession et l'aspiration virile (où désirer jalousement le pénis rival rend possible de s'y identifier). Cependant, si le sexe féminin n'intervient ici que comme continent ou trou noir, le pénis ne s'en sort guère mieux au dire de Freud qui indique qu'il s'en trouve paralysé (75) ou que, pris comme détachable, il en devient analogue à l'excrément (76)...

Nous voilà bien, entre un sexe exclu ou violenté et un sexe souilleur ou agresseur. Entre vagin hanté et pénis frappeur, les sorcières vont-elles jouer de leur balai, ou Don Juan va-t-il risquer la mort pour, à son tour, séduire et décevoir ? Les monstres vont-ils se lever ou, le sexe étant mis en attente, quelque phallus fabuleux va-t-il ressusciter ?

Mais l'issue hystérique n'est pas toujours si extrême. C'est d'abord la plainte, la réclamation, et l'enfantement de rejetons symptomatiques. Dans l'hystérie masculine - plus socialisée et moins manifeste - le sexe apparaît dû à la mère mais, lorsqu'il est lié au père, il suscite le dégoût ou est réduit à l'impuissance : d'où en particulier l'identification à la mère par les symptômes, ce qui peut être recouvert par un « choix d'objet » où le rival hi devient aimé (77). Dans l'hystérie féminine, la tentative d'appropriation phallique passe par l'identification partielle au père, ce qui reconduit l'insatisfaction et ne résoud pas l'énigme maternelle. Mais, nous l'avons vu, il faut à la fois que l'autre ne soit pas castré (pour que vaille l'identification) et qu'il soit castré (pour que l'humiliation narcissique soit vengée). Ainsi l'hystérique peut s'inscrire au compte de l'autre et, au lieu de l'absence dénoncée, incarner ce qui aurait pu combler la mère... Nous retrouvons Dora en adoration devant la Madone, et tous les fantasmes de vierge-mère : car quoi de mieux alors que d'être mère du phallus par le moyen du féminin même ?

Ainsi croisons-nous à ce détour deux des théories repérées par Freud à propos des « rapports sexuels » parentaux, ou encore la scène d'origine à aborder maintenant, après la séduction et la castration. Il s'agit d'une part de la théorie sadique du coït (78), de la conception de la relation sexuelle comme violente et insatisfaisante - soit comme jonction d'incompatibles. Et d'autre part de la théorie qui consiste à nier la relation sexuelle parentale, à affirmer la virginité maternelle (79), à refuser d'être né d'une rencontre non idéale et de peu de sens, d'un acte qui de plus exclut l'enfant (sauf en tant qu'éventuel témoin après-coup d'une scène dite « primitive »). Quel est donc à cet égard le rebond hystérique ? Ce serait de s'identifier aux protagonistes tout en mettant en scène l'incompatibilité ; ou bien de tenter d'annuler le rapport tout en le ranimant par ailleurs : soit en rêvant de quelque pâmoison, soit en répétant la scène sur son corps, voire en se faisant tiers dans un couple (Dora...). Alors, ce qu'il s'agirait d'expulser au titre du trauma se rejouerait comme agression érotisée. Autrement dit, au lieu du sexe en détresse, l'hystérique mettrait de l'animation (80)...

Et, d'une scène à l'autre, reviendraient, insistantes, la perte, l'identification, la culpabilité et l'insatisfaction: où l'avenir de la répétition serait le transfert.

Pour ne pas conclure

Avec l'hystérie a été ouvert un champ où Freud a fait rentrer les « névroses » extraites du domaine médical: de là les processus en cause se retrouvent marqués au coin de l'hystérie. Cependant cette dernière, d'abord définie comme asociale, apparaît ensuite comme composante du social en son noyau même. Qu'en est-il donc pour la scène de l'analyse, si celle-ci a été suscitée par l'hystérie ? D'un côté, la compulsion de répétition est selon Freud ce qui doit être mis au service de l'analyse (81): elle permet la concentration et l'intensification du transfert, les déplacements, et donc le jeu de l'interprétation.

Mais cette compulsion fait aussi limite à l'analyse : « réaction thérapeutique négative », éternisation de la « névrose de transfert », mise en échec par la rupture et répétition avec d'autres partenaires, voire guérison symptomatique, ou encore identification à l'analyste ou à ses symptômes... Freud a dès lors cherché à renforcer son influence sans tomber dans le rôle de « sauveur des âmes » (82). Ferenczi et d'autres ont visé quelque méthode « active ». Alors, si l'hystérie a de l'avenir, l'analyse est-elle l'avenir de l'hystérie ? Mais déjà la vérité nous a devancés dans le symptôme, et la réponse est en attente : surprise à venir, si ce n'est l'enfance de l'art...

*

* *

(01) S. Freud, *Totem et Tabou*, Payot, p. 88.

(02) J. Lacan, « Réponses à des étudiants en philosophie sur l'objet de la psychanalyse » in *Cahiers pour l'analyse* n° 3, p. 11.

(03) S. Freud, «Manuscrit K», *Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 137.

(04) S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, op. cit. p. 159.

(05) cf. S. Freud, *Naissance de la psychanalyse*, op. cit. p. 121 et 247.

(06) cf. S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, P.U.F., pp. 167-171.

(07) cf. par exemple *Inhibition, Symptôme, Angoisse*, P.U.F., p. 93.

(08) S. Freud, « Analyse terminée et analyse interminable », *R.F.P.* Mai-Juin 1975, P.U.F., p.389.

(09) S. Freud, « Deux mensonges d'enfants » ; *Névrose, Psychose et perversion*, P.U.F., p. 187.

(10) cf. S. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Payot, p.52;

«Sur les souvenirs écrans», *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., p.130

(11) S. Freud, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Gallimard, p. 263

(12) S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Payot, p. 354

(13) cf. Karl Abraham, «Les états oniriques hystériques», *Rêve et mythe*, Payot, pp.63-90

(14) cf. S. Freud, « Considérations générales sur l'attaque hystérique », *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., p. 161.

L'intérêt de la psychanalyse, Retz, p. 66.

(15) cf. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, P.U.F., p. 320.

(16) S. Freud, « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse II, *La vie sexuelle*, P. U.F., p. 64.

(17) cf. S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Gallimard, p. 52.

(18) S. Freud, « Fragment d'une analyse d'hystérie ». *Cinq psychanalyses*, P.U.F., p. 63. en dégoût, ce qui correspond selon Freud à l'abandon d'une zone érogène d'origine et à un retour déplacé du refoulé : en l'occurrence déplacement sur l'oral, en fonction d'une association du sexe à la souillure cloacale.

(19) S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, P.U.F., p. 62.

(20) Id. p. 9 et 80.

(21) Et encore dans les « notes de l'exil » - cf. *L'Arc* n° 34, p. 70.

(22) cf. S. Freud, *L'Interprétation des rêves*, P.U.F., pp. 134-137.

(23) cf. S. Freud, « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, p. 243, note.

(24) cf. « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, Payot, p. 102; « Psychologie des foules et analyse du moi », id., p. 168.

(25) cf. par ex. S. Freud, « Extrait de l'histoire d'une névrose infantile (L'homme aux loups) », *Cinq psychanalyses*, P.U.F., p. 408.

(26) cf. S. Freud, « Psychologie des foules... », op. cit. p. 172 et 178. « Le moi et le ça », p.241.

(27) cf. S. Freud, « Le moi et le ça », op. cit. p. 242.

(28) cf. S. Freud, « Des types libidinaux », *La vie sexuelle*, P.U.F., pp. 156-159.

(29) cf. S. Freud, « Psychologie des foules... », op. cit. p. 187. « Le moi et le ça », op. cit. p. 250 et 257. « Sur quelques mécanismes névrotiques dans la jalousie, la paranoïa et l'homosexualité », *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., p. 280.

(30) Ce terme renvoie à la pulsion d'agression, mais plus généralement à la composante active de toute pulsion, à sa dimension agressive en tant que la pulsion est poussée à l'acte. Sur ce débat, cf. S. Freud: « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de cinq ans », *Cinq psychanalyses*, P.U.F., p. 193. Et *Malaise dans la civilisation*, ch. VI.

(31) cf. S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, P.U.F., p. 15.

(32) cf. S. Freud, « Remémoration, répétition et perlaboration », *La technique psychanalytique*, P.U.F., pp. 105-115.

- (33) cf. S. Freud, « Quelques types de caractère dégagés par la psychanalyse II », *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard, p. 123 (sur Lady Macbeth).
- (34) cf. S. Freud, « Le moi et le ça », op. cit., p. 265.
- (35) cf. S. Freud, *Totem et tabou*, Payot, p. 79.
- (36) Id., p. 165.
- (37) Id., pp. 170-172 et 177.
- (38) S. Freud, *Moïse et le monothéisme*, Gallimard, p. 103.
- (39) cf. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », *Essais de psychanalyse appliquée*, Gallimard. En particulier pp. 183-197.
- (40) Id., pp. 207-208.
- (41) cf. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, op. cit., pp. 60-61.
- (42) cf. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, p. 55
- (43) Id., pp. 74-76 et 78-79.
- (44) cf. S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, op. cit., p. 42.
- (45) cf. S. Freud, *La vie sexuelle*, P.U.F., p. 148.
- (46) cf. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, op. cit., p. 50 et 74.
- (47) cf. S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, op. cit., p. 27.
- (48) Id., p. 95
- (49) Id., p. 96
- (50) cf. S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Gallimard, p. 148 (nouvelle traduction)
- (51) S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, op. cit., p. 150
- (52) cf. S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, op. cit., p. 25.
- (53) cf. S. Freud, *Psychologie des foules et analyse du moi*, op. cit., p. 181 et 193-194.
- (54) Id., p. 183 et 199.
- (55) cf. S. Freud, *La vie sexuelle*, op. cit., p. 147-148.
- (56) cf. S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, op. cit., p. 86.
- (57) cf. S. Freud, « Un enfant est battu », *Névrose, psychose et perversion*, P.U.F., p. 226.
- (58) cf. S. Freud, *l'Interprétation des rêves*, op. cit., p. 416 et 474-475.
- (59) cf. S. Freud, *Le moi et le ça*, op. cit., p. 266-267.
- (60) S. Freud, *Inhibition, symptôme, angoisse*, op. cit., p. 15.
- (61) S. Freud, « La perte de la réalité dans la névrose et la psychose », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit. p. 301.
- (62) cf., entre autres, S. Freud, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, op. cit., p. 90.
- (63) Ce que Freud indique déjà dans « Pour introduire le narcissisme », cf. *La vie sexuelle*, op. cit., p. 106.
- (64) S. Freud, « Le moi et le ça », op. cit., p. 247.
- (65) cf. S. Freud, « L'humour », 1928, annexe du *Mot d'esprit dans ses rapports avec l'inconscient*, op. cit., p. 372.
- (66) cf. S. Freud, *Nouvelles conférences...*, op. cit., p. 93.
- (67) cf. S. Freud, « Les fantasmes hystériques et la bisexualité », 1908, et « Considérations générales sur l'attaque hystérique », *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 154-155 et 162.
- (68) Freud indique par ailleurs, à propos du rêve, que la juxtaposition simultanée est ce qui remplace l'incompatibilité, l'alternative « ou bien..., ou bien... » - cf. « Le mot d'esprit... », op. cit., p. 316.
- (69) cf. S. Freud, « La création littéraire et le rêve éveillé », *Essais de psychanalyse appliquée*, op. cit., p. 78.
- (70) cf. S. Freud, « Le moi et le ça », op. cit., p. 243.
- (71) cf. S. Freud, « Le moi et le ça », p. 246.
- (72) cf. S. Freud, « Sur la sexualité féminine », *La vie sexuelle*, et « La féminité », *Nouvelles conférences...*, op. cit.
- (73) Notons que ce point de vue suppose que l'auto-érotisme n'est pas au fondement de la sexualité infantile.
- (74) S. Freud, « Sur la sexualité féminine », op. cit., p. 150.
- (75) cf. S. Freud, *La vie sexuelle*, op. cit., p. 120.
- (76) cf. S. Freud, *Nouvelles conférences...*, op. cit., p. 136.
- (77) S. Freud, *Névrose, psychose et perversion*, op. cit., p. 280.
- (78) cf. S. Freud, « Théories infantiles de la sexualité », *La vie sexuelle*, op. cit.
- (79) cf. S. Freud, « Tabou de la virginité », *La vie sexuelle*, op. cit., p. 79.
- (80) Voir aussi S. Ferenczi, « Confusion de langue entre les adultes et l'enfant », *Psychanalyse 4*, Payot.
- (81) cf. S. Freud, *Au-delà du principe de plaisir*, op. cit., p. 59 et 63.
- (82) cf. S. Freud, *Le moi et le ça*, op. cit., p.265.